

PRÉCIEUSE INNOCENCE

*Heureuse âme innocente au parfum virginal,
trangère au remords, ignorante du mal,
dans un azur sans fin, tu t'élèves, tu planes.
Alhalla merveilleux que les regards profanes,
indiscrets ou méchants, n'ont point encore souillé,
oux cœur de jeune fille, à l'amour éveillé,
arde-toi du poison, des bassesses du monde,
et conserve-toi pur, simple et frais comme l'onde.*

J. Thérèse

DÉSÉSPÉRANCE

Le berceau contient-il l'homme ou bien le destin?

V. H.

C'était dans l'après-midi d'une de ces belles journées de novembre ; le soleil brillait, radieux et resplendissant, dans un ciel sans nuage ; les feuilles qui jonchaient le chemin, amoureuses de ces baisers d'adieu que leur prodiguait leur amant de jadis, sentaient en elles un doux frémissement ; l'on aurait dit que ces petits cadavres blêmes reprenaient pour un moment leur ancienne vitalité et par instants se soulevaient de terre, comme un mourant qui se sent tout à coup revivre sous la caresse bienfaisante de son enfant, et qui fait un suprême effort pour étreindre une dernière fois dans ses bras ce pauvre petit être qui ne comprend rien, hélas ! à ce cruel déchirement...

C'était le jour des morts, et comme c'est d'ailleurs la louable habitude parmi nous, canadiens-français, j'avais dirigé mes pas vers le cimetière de Belmont.

Un de mes amis, un confrère de classe que je n'avais pas revu depuis déjà assez longtemps, m'accompagnait. C'était un jeune homme dans la fleur de l'âge : vingt-deux, vingt-trois ans au plus. Mais sur ce front tout jeune encore, l'on pressentait que tout un monde de déceptions et de douleurs avait déjà passé ; et je ne me rappelle pas avoir rencontré un regard plus mélancolique et plus tristement doux que celui de ces deux yeux rêveurs...

Depuis quelque temps, nous allions, silencieux, dans les allées lugubres et mystérieuses du vaste champ des morts. Lui, tête baissée, et comme plongé dans une profonde rêverie, me suivait de quelques pas.

Tout à coup, au détour du chemin, où les croix et les marbres devenaient plus nombreux, il s'approcha de moi, appuya sa main sur mon épaule, et me fixant d'un regard encore tout humide de pleurs, il me dit ces paroles :

— Cher ami, dis-moi, qu'est-ce donc que la vie ? à quoi sert-il de vivre ?...

Il y avait tant d'âme, de tristesse et de conviction apparente dans ces quelques mots que je me sentis malgré moi profondément ému ; et lui, voyant l'étonnement, la surprise dans laquelle il m'avait plongé, ajouta :

— Ah ! vois-tu, je ne sais rien de plus triste et de plus douloureux que l'espoir dans la vie, à jamais ravi par des malheurs accumulés trop vite sur un front trop jeune pour les recevoir.

— J'avais une mère. Mon père était ici depuis longtemps : ma mère était venue le rejoindre ; et ce sont eux que je crois apercevoir, là, tout près, sous cette froide pierre...

— J'avais dix-huit ans. Ceux-là vivaient qui ne sont plus, et j'étais heureux ; alors, j'avais pour la première fois, ouvert mon âme à l'amour, et l'amour m'avait souri délicieusement : de ce sourire qui grise et qui fait palpiter le cœur d'une si étrange émotion. Mais, hélas ! j'avais trop dit à l'espiègle que je croyais, et un jour l'infidèle me laissa, emportant avec elle un lambeau de mon cœur.

— Plus tard, il y a de cela un an, j'ai voulu, pour cicatriser toutes ces blessures, épancher mon âme dans celle d'une nouvelle amie. Oh ! celle-là, elle était douce et bonne comme ma mère, et un jour, je

m'en souviens, nous nous étions juré que nous nous aimerions toujours. Fou que j'étais de croire encore à ce bonheur ; avant que nos vœux se fussent réalisés, la pauvre enfant est venue, à son tour, s'abriter sous ce gazon que tu vois devant nous... et dire que je ne la verrai plus... jamais !... jamais !...

Ici, la voix lui manqua ; un sanglot déchirant s'échappa de ses lèvres... et moi, sachant qu'il est des larmes qu'on n'arrête de couler qu'avec d'autres larmes, j'unis mes pleurs à sa douleur...

Cet ami, que j'estime d'autant plus qu'il a beaucoup souffert, m'a quitté depuis peu pour un sol étranger, traînant avec lui sa secrète blessure.

Puissent ces beaux vers de Victor Hugo parvenir jusqu'à lui, et en ranimant la foi dans sa pensée, verser sur cette plaie encore saignante un baume salutaire :

« Espère, enfant, demain ! et puis demain encore.
« Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
« Et que chaque matin que se lève l'aurore,
« Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !
« Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances,
« Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
« Quand il aura béni toutes les innocences,
« Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous ! »

JULES E. ROBITAILLE.

FAIS CE QUE DOIS

Devant sa maisonnette, enguirlandée de vigne vierge et de chèvrefeuille, le garde-barrière son chapeau de toile cirée sur la tête, son drapeau roulé à la main, attend le passage du train du Havre.

Un sourire illumine ses traits rudes ; une nuance d'orgueil brille dans ses yeux clairs et hardis d'ancien soldat, reconnaissable autant à son allure martiale qu'à la médaille militaire, épinglée à sa blouse bleue.

Il est fier, il est heureux, le père Bénédicte !...

Aujourd'hui son Victor, son "fiu", mécanicien à la Compagnie, conduit sa première machine.

Comment va-t-il se comporter, le "conscrit" ?

Et puis, joie plus grande encore, on lui amène, pour le baptême, le premier-né du jeune ménage, dont il va être le parrain.

Et le vétéran rit par toutes ses rides, en songeant à l'enfantelet tout rose qu'attend déjà une coquette barcelonnette, chauffant au soleil là près de la fenêtre ; — à la menotte potelée qui fourragera dans sa moustache grise, — et au bonheur de posséder ce mignon pendant un long mois.

Soudain le vieux tourne la tête...

Un train en détresse descend à contre-voie, tandis que l'on entend le grondement de l'autre roulant dans un tonnerre lointain... La terre tremble... le voilà !... il arrive comme un éclair !...

Le père épouvanté se précipite en agitant son drapeau rouge, devant la machine sur laquelle il croit déjà reconnaître son fils...

Trop tard ! ! !

En vain le mécanicien serre le frein, renverse la vapeur, l'élan est donné, le monstre de fer passe en rugissant, en vomissant des étincelles...

Le garde-barrière, brutalement écarté par le chasse-pierre, hurle affolé :

— Saute !... mais saute donc !...

Victor secoue la tête.

Il n'est pas de ceux qui désertent !

L'effroyable choc a lieu, les wagons se télescopent, montent les uns sur les autres, la chaudière éclate et, sous les yeux même de son père, le fils disparaît dans l'épouvantable explosion, qui brise toutes les vitres de la paisible maisonnette.

Le "conscrit" n'a pas tremblé...

Comme un soldat, il est mort vaillamment à son poste !

* *

Dix ans se sont écoulés...

Devant la maisonnette, enguirlandée de vigne vierge et de chèvrefeuille, le garde-barrière, son chapeau de toile cirée sur la tête, son drapeau à la main, attend toujours le passage du train...

Seulement sa moustache est maintenant toute

blanche ; ses yeux, si clairs jadis, sont voilés par un brouillard humide ; sa haute taille s'est voûtée...

Pourtant il vit...

Il vit et quand le soir, revenant de la classe, un écolier, ses livres sous le bras, ouvre la barrière en criant :

—... Bonjour, grand-père...

On le voit encore sourire.

Cet enfant, c'est l'épave de son bonheur passé...

Au milieu des décombres, des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants écrasés, broyés, calcinés, méconnaissables, il a découvert le nouveau-né, épargné miraculeusement et riant dans ses langes, éclaboussés du sang de sa mère...

Il s'est jeté sur lui, comme l'avare sur son trésor ; il l'a emporté dans sa maison en deuil, l'a couché dans le berceau préparé avec tant de joie, et, en le contemplant, paisiblement endormi, ses yeux arides se sont mouillés ; il a retrouvé les larmes.

Son Michel !

C'est sa consolation, son espérance, sa vie !

Il est si beau, si bon, si brave !

Un vrai fils et petit fils de soldat, car n'est-ce pas aussi un soldat, ce vaillant, mort sur sa machine, comme le marin à son banc de quart ?

Et intelligent !

Toujours le premier à l'école ; il obtiendrait sûrement une bourse ; il deviendrait un savant comme son pauvre père !...

Seulement, lui, ce n'est pas la mécanique qui l'attire ; il ne construit pas des locomotives avec des boîtes à sardines ; il ne se dérange pas pour voir passer les trains, et le strident sifflet ne lui fait pas lever les yeux, s'il est gravement occupé à lire la vie d'un grand capitaine ou à faire manœuvrer ses soldats de plomb.

Lui, son rêve, c'est l'armée ! Il tressaille, au son du clairon, au roulement des tambours, au cliquetis des baïonnettes, et court bien vite sur la route au passage d'un régiment.

Et le vieillard s'attriste, ferme sa porte, de mauvaise humeur à la vue des pantalons rouges.

L'ancien troupière est devenu tremblant et craintif, comme une poule retenant un poussin sous son aile...

* *

Ce sont les grandes manœuvres : les soldats sillonnent la plaine, et, tandis qu'ils se reposent en faisant la soupe, un officier s'approche de la maisonnette.

C'est un homme jeune encore, aux rides précoces, aux tempes prématurément blanchies, au regard triste et doux.

Il interroge avec bonté le garçonnet, accouru sur la porte, et dont la gentillesse, le minois éveillé, les réponses décidées, semblent l'intéresser :

— Quel âge avez-vous, mon jeune ami ?

— Dix ans, mon commandant...

— Dix ans ! ce serait l'âge de mon fils !...

Il soupire... hésite... et, s'adressant au vieux garde qui s'avance, l'air maussade, en faisant le salut militaire :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici, mon brave ?

— Vingt ans bientôt, mon commandant...

— Vous avez donc assisté à la catastrophe de 1884 ?

— Je suis le père du mécanicien qui conduisait le train et voici son fils...

— J'ai réveillé, sans le vouloir, un souvenir douloureux... Pardonnez-moi... c'est que j'ai perdu ma femme et mon enfant dans ce fatal accident...

— Je vous plains, dit le vieillard, tandis que l'enfant, l'orphelin, le regarde d'un œil attendri.

Entraîné par cette sympathie d'infortune, le commandant leur raconte son histoire :

Blessé grièvement à la prise de Sontay, il n'a connu le malheur qui l'avait frappé qu'à son retour du Tonkin, et n'a pu obtenir de renseignements détaillés sur cette catastrophe...

— Vous ne vous souvenez pas par hasard... c'est déjà si loin !... d'une femme jeune et belle... avec un petit enfant nouveau-né ?... Il avait au cou une médaille bénite... avec la date de sa naissance : " 21 juin 1883 ".

— Qu'avez-vous donc, grand-père ?... Vous êtes malade ?...

— Ce n'est rien... va jouer...